

Chapitre 11 – D’un pays à l’autre

Table des matières

Chapitre 11 – D’un pays à l’autre	1
Lire une œuvre intégrale : <i>L’Or</i> , de Blaise Cendrars (1925)	2
Texte 1 Un nouvel Eldorado, p. 259	2
Texte 2 Regard poétique sur l’Histoire, p. 261	5
Texte 3 La chute du héros, p. 262	7
Texte 4 La mort d’un homme, p. 263	9
Texte écho Heredia, <i>Les Trophées</i> , 1893, p. 264	11
Étudier un groupement de textes : Récits de voyage	12
Texte 1 Bougainville, <i>Voyage autour du monde</i> , 1771, p. 265	12
Texte écho Diderot, <i>Supplément au Voyage de Bougainville</i> , 1772, p. 266	14
Texte 2 Chateaubriand, <i>Itinéraire de Paris à Jérusalem</i> , 1811, p. 267	16
Texte 3 Léonie d’Aunet, <i>Voyage d’une femme au Spitzberg</i> , 1854, p. 268	18
Texte 4 Morand, <i>New York</i> , 1930, p. 269	20
Texte 5 Bouvier, <i>Le Poisson-scorpion</i> , 1982, p. 270	22
Texte 6 Garde, <i>Marcher à Kerguelen</i> , 2018, p. 271	24
Étudier un groupement de textes : L’étranger, un personnage romanesque	26
Texte 1 Claire de Duras, <i>Ourika</i> , 1823, p. 272	26
Texte 2 Camus, <i>L’Étranger</i> , 1942, p. 273	28
Texte écho Daoud, <i>Meursault, contre-enquête</i> , 2014, p. 274	30
Texte 3 Gaudé, <i>Eldorado</i> , 2006, p. 275	32
Texte 4 Fatou Diome, <i>Le Ventre de l’Atlantique</i> , 2003, p. 276	33
Texte écho Chimamanda Ngozi Adichie, <i>Americanah</i> , 2015, p. 277	35

Lire une œuvre intégrale : *L'Or*, de Blaise Cendrars (1925)

Texte 1 Un nouvel Eldorado, p. 259

Suter s'est établi fermier à la jonction du Mississippi et du Missouri. De nombreux voyageurs s'arrêtent à sa table et « ne parlent que de l'Ouest ».

Un jour, il a une illumination. Tous, tous les voyageurs qui ont défilé chez lui, les menteurs, les bavards, les vantards, les hâbleurs¹, et même les plus taciturnes², tous ont employé un mot immense qui donne toute sa grandeur à leurs récits.

5 Ceux qui en disent trop comme ceux qui n'en disent pas assez, les fanfarons, les peureux, les chasseurs, les outlaws³, les trafiquants, les colons, les trappeurs⁴, tous, tous, tous, tous parlent de l'Ouest, ne parlent en somme que de l'Ouest.

L'Ouest.

Mot mystérieux.

Qu'est-ce que l'Ouest ?

10 Il y a des récits d'Indiens qui parlent d'un pays enchanté, de villes d'or, de femmes qui n'ont qu'un sein. Même les trappeurs qui descendent du nord avec leur chargement de fourrures ont entendu parler sous leur haute latitude, de ces pays merveilleux de l'ouest, où, disent-ils, les fruits sont d'or et d'argent.

L'Ouest ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi y a-t-il tant d'hommes
15 qui s'y rendent et qui n'en reviennent jamais ? Ils sont tués par les Peaux-Rouges⁵ ; mais celui qui passe outre ? Il meurt de soif ; mais celui qui traverse les déserts ? Il est arrêté par les montagnes ; mais celui qui franchit le col ? Où est-il ? qu'a-t-il vu ? Pourquoi y en a-t-il tant parmi ceux qui passent chez moi qui piquent directement au nord et qui, à peine dans la solitude, obliquent brusquement à

20 l'ouest ?

La plupart vont à Santa Fé, cette colonie mexicaine avancée dans les montagnes Rocheuses, mais ce ne sont que de vulgaires marchands que le gain facile attire et qui ne s'occupent jamais de ce qu'il y a plus loin.

Johann August Suter est un homme d'action.

25 Il bazarde sa ferme et réalise tout son avoir⁶. Il achète trois wagons couverts, les remplit de marchandises, monte à cheval armé du fusil à deux coups. Il s'adjoint⁷ à une compagnie de trente-cinq marchands qui se rendent à Santa Fé, à plus de 800 lieues. Mais l'affaire était mal montée, l'organisation peu sérieuse et ses compagnons, des vauriens qui s'égaillèrent⁸ rapidement. Aussi bien Suter y
30 aurait tout perdu, car la saison était trop avancée, s'il ne s'était établi parmi les Indiens de ces territoires, aux extrêmes confins⁹ du monde civilisé, troquant¹⁰ et trafiquant.

Et c'est là, chez ces Indiens, qu'il apprend l'existence d'un autre pays, s'étendant encore beaucoup plus loin à l'ouest, bien au-delà des montagnes Rocheuses,

35 au-delà des vastes déserts de sable. Enfin il en sait le nom.

La Californie.

Mais pour se rendre dans ce pays, il doit s'en retourner en Missouri.

Il est hanté.

Blaise Cendrars, *L'Or*, chapitre II, 7, © Denoël, 1925.

1. menteurs, beauxparleurs.
2. silencieux, peu bavards.
3. En anglais, « hors-la-loi ».

4. Chasseur d'Amérique du Nord qui se sert de trappes (pièges).
5. Nom d'une tribu d'Indiens.
6. Convertit son bien en argent liquide.
7. S'associe.
8. Se dispersèrent.
9. Limites, frontières.
10. Échangeant des biens.

Texte 2 Regard poétique sur l'Histoire, p. 261

Alors que l'exploitation de Suter prospère, un ouvrier trouve de l'or sur le domaine.

Et tout cela s'est déclenché par un simple coup de pioche.

Ces foules qui se ruent. D'abord celles de New York et de tous les ports américains de l'Atlantique, et, immédiatement après, celles de l'Hinterland et du Middle

West. Un drainage¹ s'effectue. On se parque dans les² des steamers³ qui vont
5 à Chagres. Puis c'est la traversée de l'Isthme⁴, à pied, à travers les marécages.
90 % des effectifs meurent de la fièvre jaune. Les rescapés qui atteignent la côte
du Pacifique affrètent⁵ des voiliers.

San Francisco ! San Francisco !

The Golden Gate⁶.

10 L'Île aux Chèvres⁷.

Les wharfs⁸ en bois. Les rues boueuses de la ville naissante que l'on pave avec des sacs pleins de farine.

Le sucre vaut 5 dollars ; le café, 10 ; un œuf, 20 ; un oignon, 200 ; un verre d'eau,
1 000. Les coups de feu retentissent et les revolvers, des 45⁹, font office de shérif. Et
15 derrière cette première marée humaine, d'autres foules, d'autres foules se ruent,
venues de bien plus loin, des rives d'Europe, d'Asie, d'Afrique, du Nord et du Sud.
En 1856, plus de 600 navires franchissent la baie ; ils déversent des foules sans
cesse renouvelées qui se ruent aussitôt à l'assaut de l'or.

San Francisco ! San Francisco !

20 Et cet autre nom magique : SUTER.

On ignore généralement le nom de l'ouvrier qui donna ce fameux coup de pioche.

Il s'appelait James W. Marshall, il était charpentier de son métier et originaire de New Jersey.

Blaise Cendrars, *L'Or*, chapitre VIII, 28, © Denoël, 1925.

1. Fait de rassembler des personnes en un point donné.
2. Fond de bateau.
3. Bateaux à vapeur.
4. Langue de terre qui rassemble deux continents. Il s'agit ici de l'isthme de Panama.
5. Louent.
6. Célèbre pont de San Francisco.
7. L'une des nombreuses îles du détroit de San Francisco.
8. Appontements auxquels les navires accostent.
9. Calibre d'une arme à feu, qui a donné son nom à cette arme.

Texte 3 La chute du héros, p. 262

Après des années de procès, le juge Thompson reconnaît enfin à Suter la propriété des immenses territoires sur lesquels villes et villages se sont construits au moment de la ruée.

La sentence¹ du juge Thompson est à peine connue du public qu'elle ameute² la ville entière. Des groupes se forment au coin des rues, et les bars et les saloons sont envahis par une foule de buveurs vociférant³. Des discussions violentes éclatent. Des orateurs s'improvisent. Les distillateurs⁴ offrent à boire gratuitement, 5 défoncent des tonneaux d'eau-de-vie sur les marchés. L'attitude des gens devient menaçante. Suter a trop d'ennemis. Des émissaires⁵ de la partie adverse excitent le peuple et tous les hommes de loi qui avaient partie liée contre lui, provoquent des rassemblements et des échauffourées⁶. Des meetings ont lieu dans tous les quartiers. Le soir, des émeutes éclatent dans San Francisco. On incendie le Palais 10 de Justice, on démolit le Greffe⁷, on détruit les Archives, on prend les prisons d'assaut. La populace veut lyncher le juge Thompson. Le lendemain, tout le pays est en révolution et aussitôt des bandes s'organisent.

Les autorités sont impuissantes.

Ce peuple qui venait à peine d'acclamer le général Suter, qui était venu le chercher, 15 qui l'avait porté en triomphe, qui lui avait fait une réception, une apothéose unique dans l'histoire des États-Unis, se dirige encore une fois vers l'Ermitage⁸; mais c'est pour l'attaquer. Ils sont une dizaine de mille et leur troupe grossit sans cesse en cours de route. Les hommes sont armés et des camions charrient des barils de poudre à canon. Le drapeau étoilé flotte sur cette multitude 20 désordonnée et c'est aux cris de : « Vive l'Amérique ! », « Vive la Californie ! » que

25 tout est pillé, saccagé, détruit de fond en comble. L'Ermitage est incendié, on
fait sauter les manufactures, les usines, les scieries, les ateliers, les moulins, on
coupe les arbres fruitiers, on perfore les canalisations d'eau, les troupeaux sont
massacrés à coups de fusils et les Indiens, les Canaques, les Chinois que l'on peut
30 attraper sont pendus haut et court. Tout ce qui porte l'estampille, la marque de
Suter, disparaît. On met le feu aux plantations, on ravage les vignobles. Enfin
on s'attaque aux caves et aux réserves de vins. Et la fureur destructrice de cette
foule devient enragée, elle tue, elle casse, elle brûle, elle pille, et son acharnement
est tel qu'elle abat jusqu'aux volailles par feux de salves commandés. Puis l'on
30 monte à Burgdorf et à Grenzach, où tout est également nivelé, abrasé⁹, réduit
en cendres. On scie les écluses, on défonce les routes, on fait sauter les ponts.
Ruines et cendres.

Blaise Cendrars, *L'Or*, chapitre XIV, 57, © Denoël, 1925.

1. Décision, jugement.
2. Attroupe.
3. Qui pousse des hurlements.
4. Fabricants d'alcool.
5. Porteurs de messages.
6. Accrochages, bagarres.
7. Bureau du tribunal.
8. Nom de la propriété de Suter.
9. Brûlé.

Texte 4 La mort d'un homme, p. 263

Suter a finalement tout perdu. Une rente annuelle lui permet de survivre. Des années plus tard, désormais à Washington, il attend de faire valoir ses droits.

Par un chaud après-midi de juin, le général est assis sur la dernière marche de l'escalier monumental qui mène au palais du Congrès. Sa tête est vide comme celle de beaucoup de vieillards, c'est un rare moment de bien-être, il ne fait que chauffer sa vieille carcasse au soleil.

5 – Je suis le général. Oui. Je suis le général, ral.

Tout à coup un môme de sept ans dévale quatre à quatre le grand escalier de marbre, c'est Dick Price, le petit marchand d'allumettes, le préféré du général.

– Général ! général ! crie-t-il à Suter en lui sautant au cou, général ! tu as gagné ! le Congrès vient de se prononcer ! il te donne 100 millions de dollars !

10 – C'est bien vrai ? c'est bien vrai ? tu en es sûr ? lui demande Suter tenant l'enfant étroitement embrassé.

– Mais oui, général, même que Jim et Bob sont partis, il paraît que c'est déjà dans les journaux. Ils vont en vendre ! Et moi aussi je vais en faire des journaux ce soir, des tas !

15 Suter ne remarque pas sept petits voyous qui se tordent comme des gnomes sous le haut portique du Congrès et qui rigolent et font des signes à leur petit copain. Il s'est dressé tout raide, n'a dit qu'un mot :

« Merci ! » puis il a battu l'air des bras et est tombé tout d'une pièce.

20 Le général Johann August Suter est mort le 17 juin 1880, à 3 heures de l'après-midi. Le Congrès n'avait même pas siégé ce jour-là.

Les gamins se sont sauvés.

L'heure sonne dans l'immense place déserte et comme le soleil tourne, l'ombre gigantesque du palais du Congrès recouvre bientôt le cadavre du général.

Blaise Cendrars, *L'Or*, chapitres XVI-XVII, 73, © Denoël, 1925.

Texte écho Heredia, *Les Trophées*, 1893, p. 264

Les Conquérants

Comme un vol de gerfauts¹ hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer², routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

5 Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango³ mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
10 L'azur phosphorescent⁴ de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles⁵,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles.

1. Rapaces.

2. Port d'Andalousie d'où est parti Christophe Colomb.

3. Le Japon.

4. Fluorescent.

5. Bateaux utilisés aux XV^e et XVI^e siècles.

Étudier un groupement de textes : Récits de voyage

Texte 1 Bougainville, *Voyage autour du monde*, 1771, p. 265

Dans son journal, Bougainville raconte notamment sa découverte de Tahiti. La description de ce « paradis » fera le succès de son ouvrage.

Chaque jour nos gens¹ se promenaient dans le pays sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger ; mais ce n'est pas à une collation² légère que se borne ici la civilité³ des maîtres de maisons ; ils leur offraient des jeunes filles ; la case⁴ se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle
5 autour de l'hôte et de la jeune victime du devoir hospitalier ; la terre se jonchait de feuillage et de fleurs, et des musiciens chantaient aux accords de la flûte un hymne de jouissance. [...]

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur.
10 Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden⁵ : nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes
15 assises à l'ombre des vergers ; tous nous saluaient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer ; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.

Bougainville, *Voyage autour du monde*, 1771.

1. Les marins de La Boudeuse.
2. En-cas, repas léger.
3. Politesse, courtoisie.
4. Habitation traditionnelle.
5. Dans la Bible, paradis où vivaient Adam et Ève.

Texte écho Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, 1772,

p. 266

Dans ce texte en forme de dialogue, Diderot revient sur l'hospitalité tahitienne pour confronter deux systèmes de valeurs.

Dans la division que les Taïtiens se firent de l'équipage de Bougainville, l'aumônier¹ devint le partage d'Orou². L'aumônier et le Taïtien étaient à peu près du même âge, trente-cinq à trente-six ans. Orou n'avait alors que sa femme et trois filles appelées Asto, Palli et Thia. Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas sain et frugal³. Lorsqu'il fut sur le point de se coucher, Orou, qui s'était absenté avec sa famille, reparut, lui présenta sa femme et ses trois filles nues, et lui dit :

« Tu as soupé, tu es jeune, tu te portes bien ; si tu dors seul, tu dormiras mal ; l'homme a besoin la nuit d'une compagne à son côté. Voilà ma femme, voilà mes filles : choisis celle qui te convient ; mais si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeune de mes filles qui n'a point encore eu d'enfants. »

La mère ajouta : « Hélas ! je n'ai point à m'en plaindre ; la pauvre Thia ! ce n'est pas sa faute. »

L'aumônier répondit que sa religion, son état, les bonnes moeurs⁴ et l'honnêteté ne lui permettaient pas d'accepter ces offres. »

Orou répliqua :

« Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles religion ; mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel nature, la souveraine maîtresse, nous invite tous ; de donner l'existence à un de tes semblables ; de rendre un service que le père, la mère et les enfants te

demandent ; de t'acquitter avec un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une nation, en l'accroissant d'un sujet de plus. »

Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, 1772.

1. Prêtre, religieux.
2. Celui qu'Orou devait héberger.
3. Composé d'aliments simples et peu abondants.
4. Habitudes, façons de vivre.

Texte 2 Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811, p. 267

Chateaubriand rend compte de son voyage au jour le jour, comme ici, à Athènes.

J'ai vu, du haut de l'Acropolis¹, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette²; les corneilles³ qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous ; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour ; des colonnes
5 de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles ; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher ; les sculptures de Phidias⁴, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief ; au
10 loin la mer et le Pirée⁵ étaient tout blancs de lumière ; et la citadelle de Corinthe⁶, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes
15 de Délos⁷ ; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus⁸ les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube⁹ ; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène¹⁰. Mais, hélas ! aucun son ne frappait notre oreille... Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse :
Tout passe, tout finit en ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le
20 temple sur les débris duquel j'étais assis ?... Ce tableau de l'Attique¹¹, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille

ans. Je passerai à mon tour ; d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines.

François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811.

1. L'Acropole.
2. Montagne au sud-est d'Athènes.
3. Oiseau de couleur noire.
4. Sculpteur grec (500-430 av. J.-C.). Il réalisa notamment les frises du Parthénon.
5. Port d'Athènes situé à quelques kilomètres de la ville.
6. Cité grecque à l'ouest d'Athènes.
7. Petite île où serait né Apollon.
8. Dieu du vin.
9. Personnages de tragédies antiques.
10. Grand orateur du Ve siècle av. J.-C.
11. Région d'Athènes.

Texte 3 Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, 1854,

p. 268

La narratrice profite d'une halte à La Haye, en Hollande, pour visiter des musées.

Pendant tout un jour, je suis restée enfermée dans les musées. Que dire ? C'est un encombrement de trésors et de chefs-d'œuvre. Les trésors sont dans le musée chinois, les chefs-d'œuvre dans le musée hollandais ; on sort de là avec des éblouissements.

- 5 J'ai passé deux heures en Chine et une heure au Japon. Que personne ne s'avise¹ de me soutenir qu'il connaît mieux que moi ces deux pays : j'y ai été. Je dirais comment se croisent les rues de Pékin ; comment sont bâties les maisons ; quels dessins courent sur les murs de porcelaine ; combien d'étages ont les pagodes² ; quels costumes portent les femmes ; quels cordonniers-joailliers fabriquent
- 10 leurs souliers extravagants de petitesse ; de quelles épingles longues comme des quenouilles³ elles chargent leur tête ; la couleur des colibris⁴ dont elles se coiffent les jours de fête ; comment sont faites les fleurs là-bas, et à quels fruits elles ressemblent ; combien sont gros les légumes, et de quelles bêtes ils ont l'air : je sais tout enfin. J'irais, non, je veux dire je retournerais en Chine demain, j'y
- 15 serais comme chez moi.

Pour parler sérieusement, on s'épargne huit mois de traversée et les tempêtes du cap de Bonne-Espérance, en passant une journée dans les musées de la Haye.

Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, 1854.

1. N'ait l'idée.
2. Édifice religieux traditionnel en Orient.
3. Tiges utilisées pour filer la laine.
4. Petits oiseaux.

Texte 4 Morand, *New York*, 1930, p. 269

Entre 1925 et 1929, Paul Morand fit quatre séjours à New York, alors en pleine expansion.

Manger ? on mange tout le temps et jamais. Le repas de midi, cette détente latine du milieu du jour, est inconnu. L'air est si vif, si pareil à celui des hautes cimes¹, le cœur vous bat si fort qu'on ne pense pas non plus à dormir. On est enivré, intoxiqué, empli du bien-être fictif² que donne la kola³. Il n'y a pas de
5 lits, mais des divans, des sommiers à ressorts qui rentrent, pendant la journée, dans les cloisons. La nuit est supprimée. Comment reposer parmi cette lumière, ces spasmes⁴, ces déflagrations⁵ ? Même vides, les boutiques fermées demeurent éclairées jusqu'au matin. Nous avons vu des restaurants pleins, à l'aube : ces gens seront au travail quatre heures plus tard. New York est une ville qui ne s'arrête,
10 ne se détend jamais. Les métros, les tramways y courent de haut en bas toute la nuit, vingt-quatre heures par jour... On s'endort au grondement du chemin de fer aérien et l'on se réveille au même bruit, comme de mille patins à roulettes. Edison a dit, dans une interview, que le sommeil est le dernier reste d'époques préhistoriques où les hommes dormaient parce qu'ils n'avaient rien de mieux
15 à faire dans l'obscurité.

Tout va vite. Le vent y souffle à cent cinquante kilomètres à l'heure, ébranlant les gratte-ciel ; les tempêtes de neige, les tornades d'été s'abattent comme des ripostes de boxe. Personne ne marche ; on saute d'un taxi orangé dans un taxi à carreaux, d'un tube horizontal dans un tube vertical ; on vit d'impulsions :
20 le téléphone est une arme automatique, avec laquelle on mitraille en quelques minutes des quartiers entiers.

Paul Morand, *New York*, © Flammarion, 1930.

1. Point le plus élevé, d'une montagne, d'un arbre...
2. Imaginaire.
3. Noix riche en caféine.
4. Contraction des muscles.
5. Explosion.

Texte 5 Bouvier, *Le Poisson-scorpion*, 1982, p. 270

Malade et épuisé par son périple, l'auteur lutte pour ne pas perdre pied.

J'ai rasé ce matin la barbe que je portais depuis l'Iran : le visage qui se cachait dessous a pratiquement disparu. Il est vide, poncé comme un galet, un peu écorné¹ sur les bords. Je n'y perçois justement que cette usure, une pointe d'étonnement, une question qu'il me pose avec une politesse hallucinée et dont

5 je ne suis pas certain de saisir le sens. Un pas vers le moins est un pas vers le mieux. Combien d'années encore pour avoir tout à fait raison² de ce moi qui fait obstacle à tout ? Ulysse ne croyait pas si bien dire quand il mettait les mains en cornet pour hurler au Cyclope qu'il s'appelait « Personne ». On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour

10 que la route vous plume³, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées⁴ par les lessives [qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels]. On s'en va loin des alibis⁵ ou des malédictions natales, et dans chaque ballot⁶ crasseux coltiné⁷ dans des salles d'attente archibondées, sur de petits quais de gare atterants de chaleur et de misère, ce qu'on voit passer c'est son

15 propre cercueil. Sans ce détachement et cette transparence, comment espérer faire voir ce qu'on a vu ? Devenir reflet, écho, courant d'air, invité muet au petit bout de la table avant de piper mot⁸.

Nicolas Bouvier, *Le Poisson-scorpion*, © Éditions Gallimard, 1982.

1. Abîmé.

2. Venir à bout de.

3. Dépouiller.

4. Dont la trame est usée.
5. Excuse.
6. Paquet.
7. Transporté avec difficulté.
8. Parler.

Texte 6 Garde, *Marcher à Kerguelen*, 2018, p. 271

**Les trois marcheurs de l'expédition traversent l'île en solitaire et en autonomie.
Ils ont trouvé une grotte où s'abriter pour la nuit.**

Nous nettoyons de notre mieux le sol des crottes de souris, étalons les couvertures de survie, déplions les matelas et duvets. Ensuite j'écris.

Étrange idée tout de même qu'un livre entier consacré à la marche. Il repose sur une illusion, voire un mensonge. Qui peut croire que chaque ligne a été écrite

5 pendant l'effort, dans la spontanéité du mouvement et le vagabondage de l'esprit ? À l'évidence, si j'écris pendant que je marche, je tombe. De même qu'un livre traitant de l'amour n'est pas écrit au fond d'un lit, dans la tiédeur des corps enchevêtrés, de même celui-ci n'a pas été rédigé au fil des pas.

Rien ne serait plus hypocrite que de laisser croire à la chronique d'un exploit.

10 L'effort que nous affrontons – vingt-cinq jours de marche avec vingt-cinq kilos sur le dos – n'eût pas impressionné les grognards¹ de la grande Armée². Il ne surprend que notre paresse contemporaine, où ascenseurs, escaliers mécaniques, voitures, trains et métros nous reposent en permanence.

Ici, ces paysages sans variété, sans habitants, sans mémoire, ne se prêtent pas
15 aux habituelles scènes de genre³ : le thé sous la yourte, le mariage dans la tribu, la fête religieuse dans le campement, la transhumance du bétail... Pourtant, au-delà des océans, il me fallait ces plateaux, ces vallées, ces péninsules, ces cartes approximatives, ces contraintes logistiques. En choisissant Kerguelen, je dis quelque chose de moi. Mais quoi ? Je ne suis pas le mieux placé pour l'élucider.

François Garde, *Marcher à Kerguelen*, © Éditions Gallimard, 2018.

1. Soldats de la Garde impériale de Napoléon.
2. L'armée de Napoléon Ier qui affronta la campagne de Russie, en 1812.
3. Tableau qui représente une scène du quotidien.

Étudier un groupement de textes : L'étranger, un personnage romanesque

Texte 1 Claire de Duras, *Ourika*, 1823, p. 272

Ourika est la narratrice. À l'âge de deux ans, elle a été achetée par le gouverneur du Sénégal avant son embarcation sur un navire négrier. Il l'a offerte à sa tante, Mme de B, qui lui offre affection et éducation. À l'âge de douze ans, Ourika prend brutalement conscience de sa différence et de son statut de « négresse », en surprenant une conversation entre Mme de B. et une amie.

Des combinaisons infinies des mêmes pensées occupaient tout mon temps ; elles se reproduisaient sous mille formes différentes ; mon imagination leur prêtait les couleurs les plus sombres ; souvent mes nuits entières se passaient à pleurer. J'épuisais ma pitié sur moi-même : ma figure me faisait horreur, je n'osais plus

5 me regarder dans une glace ; lorsque mes yeux se portaient sur mes mains noires, je croyais voir celles d'un singe ; je m'exagérais ma laideur, et cette couleur me paraissait comme le signe de ma réprobation¹ : c'est elle qui me séparait de tous les êtres de mon espèce, qui me condamnait à être seule, toujours seule, jamais aimée ! Un homme, à prix d'argent, consentirait² peut-être que ses enfants

10 fussent nègres !... Tout mon sang se soulevait d'indignation à cette pensée. J'eus un moment l'idée de demander à madame de B. de me renvoyer dans mon pays ; mais là encore j'aurais été isolée... Qui m'aurait entendue ? Qui m'aurait comprise ? Hélas ! Je n'appartenais plus à personne ! J'étais étrangère à la race humaine tout entière !

Claire de Duras, *Ourika*, 1823.

1. Condamnation.

2. Accepterait à regret.

Texte 2 Camus, *L'Étranger*, 1942, p. 273

Meursault, personnage principal et narrateur, a passé la journée sur une plage d'Alger avec un groupe d'amis. L'un deux, Raymond, est en conflit avec un Arabe avec qui il a déjà eu une altercation violente.

Alors que Raymond est rentré chez lui, Meursault continue sa promenade sur la plage, seul, et retrouve, par hasard, l'ennemi de son ami.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe¹ n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman² et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé³. La mer

a charrié⁴ un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute
20 son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé
ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse
et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai
secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le
silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore
25 quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et
c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Albert Camus, *L'Étranger*, © Éditions Gallimard, 1942.

1. Ce personnage est uniquement désigné ainsi, il n'a pas de nom.
2. Le narrateur a enterré sa mère peu de temps auparavant.
3. Tremblé, basculé.
4. Porté, amené.

Texte écho Daoud, *Meursault, contre-enquête*, 2014, p. 274

Le roman se présente comme le discours du frère de la victime de Meursault dans *L'Étranger* de Camus (texte 2, p. 273). Il réécrit l'histoire du meurtre, comme si elle était vraie, en adoptant le point de vue de la famille de la victime.

As-tu bien noté ? Mon frère s'appelait Moussa. Il avait un nom. Mais il restera l'Arabe, et pour toujours. Le dernier de la liste, exclu de l'inventaire de ton Robinson¹. Étrange, non ? Depuis des siècles, le colon² étend sa fortune en donnant des noms à ce qu'il s'approprie et en les ôtant à ce qui le gêne. S'il appelle
5 mon frère l'Arabe, c'est pour le tuer comme on tue le temps, en se promenant sans but. Pour ta gouverne, sache que pendant des années, M'ma s'est battue pour une pension³ de mère de martyr après l'Indépendance⁴. Tu penses bien qu'elle ne l'a jamais obtenue, et pourquoi s'il te plaît ? Impossible de prouver que l'Arabe était un fils – et un frère. Impossible de prouver qu'il avait existé alors
10 qu'il avait été tué publiquement. Impossible de trouver et de confirmer un lien entre Moussa et Moussa lui-même ! Comment dire ça à l'humanité quand tu ne sais pas écrire de livres ? M'ma s'usa quelque temps, pendant les premiers mois de l'Indépendance, à essayer de réunir des signatures ou des témoins, en vain. Moussa n'avait même pas de cadavre !
15 Moussa, Moussa, Moussa... j'aime parfois répéter ce prénom pour qu'il ne disparaisse pas dans les alphabets. J'insiste sur ça et je veux que tu l'écrives en gros. Un homme vient d'avoir un prénom un demi-siècle après sa mort et sa naissance. J'insiste.
C'est moi qui paie l'addition ce premier soir. Et ton prénom ?

Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*, © Actes Sud, Babel, 2014.

1. Allusion à Robinson Crusoé qui avait baptisé son « sauvage » Vendredi en raison du jour où il l'avait rencontré.
2. Celui qui colonise, le Français en Algérie donc, de 1830 à 1962.
3. Indemnisation pour avoir perdu un enfant.
4. Indépendance de l'Algérie, obtenue par les accords d'Évian, en 1962.

Texte 3 Gaudé, *Eldorado*, 2006, p. 275

Le roman mêle plusieurs destins : celui d'un douanier de Lampedusa, qui surveille les embarcations des immigrés clandestins et celui de deux frères soudanais qui tentent à leur tour de fuir leur pays. L'extrait présente ici la narration de Soleiman, l'un des deux frères, juste avant leur départ.

Je contemple mon frère qui regarde la place. Le soleil se couche doucement. J'ai vingt-cinq ans. Le reste de ma vie va se dérouler dans un lieu dont je ne sais rien, que je ne connais pas et que je ne choisirai peut-être même pas. Nous allons laisser derrière nous la tombe de nos ancêtres. Nous allons laisser notre nom, ce beau nom qui fait que nous sommes ici des gens que l'on respecte. Parce que le quartier connaît l'histoire de notre famille. Il est encore, dans les rues d'ici, des vieillards qui connurent nos grands-parents. Nous laisserons ce nom ici, accroché aux branches des arbres comme un vêtement d'enfant abandonné que personne ne vient réclamer. Là où nous irons, nous ne serons rien. Des pauvres. Sans histoire. Sans argent.

Je regarde mon frère qui contemple la place et je sais qu'il pense à tout cela. Nous buvons notre thé avec une lenteur peureuse. Lorsque les verres seront vides, il faudra se lever, payer et saluer les amis. Sans rien leur dire. Les saluer comme si nous allions les revoir dans la soirée. Aucun de nous deux n'a encore la force de faire cela. Alors nous buvons nos thés comme des chats laperaient de l'eau sucrée. Nous sommes là. Encore pour quelques minutes. Nous sommes là. Et bientôt plus jamais.

Laurent Gaudé, *Eldorado*, © Actes Sud, 2006.

Texte 4 Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, 2003, p. 276

Salie, enfant illégitime née au Sénégal, a quitté son pays natal pour la France où elle a connu le racisme, mais aussi l'amitié. Quand elle retourne au Sénégal, elle est accueillie comme une étrangère jugée trop indépendante et différente.

Chez moi ? Chez l'Autre ? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient. Je suis l'enfant présenté au sabre de Salomon¹ pour le juste partage. Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l'identité. L'écriture est la cire chaude que je coule

5 entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords. Je suis cette chéloïde² qui pousse là où les hommes, en traçant leurs frontières, ont blessé la terre de Dieu. Lorsque, lasses d'être plongées dans l'opaque repos nocturne, les pupilles désirent enfin les nuances du jour, le soleil se lève, inlassablement, sur des couleurs volées à la douceur de l'art pour border le monde. Le premier

10 qui a dit : « Celles-ci sont mes couleurs » a transformé l'arc-en-ciel en bombe atomique, et rangé les peuples en armées. Vert, jaune, rouge ? Bleu, blanc, rouge ? Des barbelés ? Évidemment ! Je préfère le mauve, cette couleur tempérée, mélange de la rouge chaleur africaine et du froid bleu européen. Qu'est-ce qui fait la beauté du mauve ? Le bleu ou le rouge ? Et puis, à quoi sert-il de s'en enquérir

15 si le mauve vous va bien ?

Le bleu et le rouge, les chants et les loups, je les ai dans la tête. Je les emporte partout avec moi. Où qu'on aille, il y aura toujours des chants et des loups, ce n'est pas une question de frontières.

Je cherche mon pays-là où on apprécie l'être-additionné, sans dissocier ses

20 multiples strates³. Je cherche mon pays-là où s'estompe la fragmentation identitaire.

Je cherche mon pays-là où les bras de l'Atlantique fusionnent pour donner de l'encre mauve qui dit l'incandescence et la douceur, la brûlure d'exister et la joie de vivre. Je cherche mon territoire sur une page blanche ; un carnet, ça tient dans un sac de voyage. Alors, partout où je pose mes valises, je suis chez moi.

- 25 Aucun filet ne saura empêcher les algues de l'Atlantique de voguer et de tirer leur saveur des eaux qu'elles traversent. Racler, balayer les fonds marins, tremper dans l'encre de seiche, écrire la vie sur la crête des vagues.

Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, © Éd. Anne Carrière, 2003.

1. Allusion à l'histoire biblique du roi Salomon qui dut décider qui était la vraie face à deux mères qui prétendaient au même nourrisson.
2. Tumeur de la peau, fréquente chez les personnes à la peau noire.
3. Différents niveaux constitutifs d'un ensemble.

Texte écho Chimamanda Ngozi Adichie, *Americanah*, 2015, p. 277

***Americanah* raconte l'histoire d'Ifemelu, une jeune fille qui quitte le Nigéria, où elle a grandi et cherche sa place aux États-Unis. À son arrivée, elle retrouve sa compatriote, Ginika. Cette dernière lui raconte son expérience américaine.**

Ginika s'était remise à parler l'anglais du Nigéria, une version datée, dépassée, voulant prouver qu'elle n'avait pas changé. Elle était restée en contact au cours des années, avec une loyauté sans faille, téléphonant et écrivant des lettres, envoyant des livres et des pantalons informes qu'elle appelait des slacks. Et maintenant
5 elle disait « probablement tu sais » et Ifemelu n'avait pas le coeur de lui dire que personne ne disait plus « probablement » de nos jours.

Ginika racontait des anecdotes à propos de ses premières expériences en Amérique, comme si elles étaient pleines d'une sagesse subtile dont Ifemelu pourrait profiter.

« Si tu les avais vu rire de moi au lycée quand j'ai dit que quelqu'un m'avait
10 baisée. Parce que baiser veut dire faire l'amour. Et j'ai dû expliquer qu'au Nigéria, ça signifie se faire avoir. Et peux-tu croire que « métis » est péjoratif dans ce pays ? Quand j'étais en première année à l'Université, je racontais à des amis que j'avais été élue la plus jolie fille de l'école au Nigéria. Tu te souviens ? Je n'aurais jamais dû gagner. C'est Zainab qui aurait dû gagner. C'était uniquement
15 parce que j'étais métisse. C'est encore pire ici ; il y a des trucs que vous disent les Blancs que je ne supporte pas. Mais quoi qu'il en soit, comme je leur disais que chez moi, tous les garçons me couraient après parce que j'étais métisse, ils ont répliqué que je me dévalorisais. Alors maintenant je dis biraciale, et je suis censée me sentir insultée quand quelqu'un dit métisse.

Chimamanda Ngozi Adichie, *Americanah*, © Éditions Gallimard, trad. A. Damour,

2015.